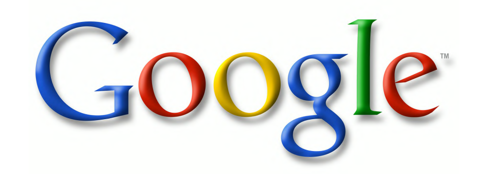
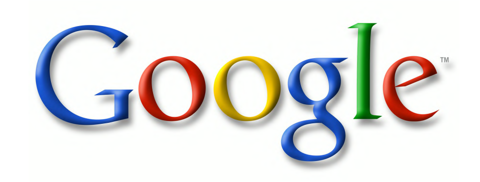






1 fig.

par J. M. M. Guerineau de Saint-Peravi

Ed Originale





ZALUCA

A

JOSEPH.



Quel moment! cher Joseph....achéve....je m'égare
Tu fuis! arrête ingrat · *Zaluca à Joseph P. II V. II* .

ZALUCA

A

JOSEPH,

SUIVIE

DE LA NOUVELLE BETHZABE',

Et de quelques Poésies réimprimées.



A GENEVE;

Et se trouve,

A PARIS,

Chez { DELALAIN, Libraire, rue St.-Jacques,
SAUGRAIN le Jeune, Libraire, rue du Hurpoix,
LACOMBE, Libraire, rue Christine.

M. DCC. LXIX.

Joseph & la femme de Putiphar vivaient l'an du monde 2276, de l'ere d'Abraham le 192, environ 215 années avant Moyse, selon l'opinion des Rabins, & 1732 ans avant Jesus-Christ, au tems de la plus haute antiquité de l'Égypte.

Les Hébreux nommaient Joseph *Ben-Jacob*, c'est-à-dire fils de Jacob, & les Mahométans *Jussuf* ou *Isuf*; il avait, comme on le voit dans la Genese, *un beau visage & un maintien modeste & gracieux*. Jacob mourant s'exprime ainsi, en parlant de Joseph: *Mon fils Joseph, comme le désigne son nom, croîtra, parce qu'il est beau; il a charmé les filles de Chanaan, qui sont accourues sur les murs pour le voir passer.*

Il était âgé de dix-sept ans lorsque ses freres, par jalousie, résolurent de le tuer, & qu'à la priere de Ruben leur aîné, qui en les quittant avoit projetté de le sauver à leur insçu, ils se contenterent de le jetter dans la citerne ou *le puits sec*; d'où ayant été retiré par le conseil de Juda, il fut vendu vingt pieces d'argent à des Marchands Is-

maëlites qui venaient de Galaad & s'en retournaient en Egypte.

Il n'est peut-être pas indifférent de remarquer ici que Ruben & Juda, qui avaient séparément conçu le même projet de sauver la vie de leur frere, s'étaient rencontré quelques année auparavant dans l'exécution d'un même crime en se souillant l'un & l'autre d'un inceste. Ruben *dormit avec Bala concubine de son pere.* [*Genese.*] Ce terme de *dormir*, employé fréquemment dans ce sens-ci par la Bible, servait encore aux anciens Hébreux à exprimer la mort, & semble avoir quelque chose de consolant très-propre à adoucir l'horreur de notre destruction. A l'égard de Juda, ce fut avec Thamar sa belle-fille qu'il commit, mais involontairement, cet inceste. *Un jour qu'il était allé pour tondre ses brebis dans la plaine d'Odollan, elle se plaça sur sa route vêtue comme une Courtisanne, le visage voilé, & s'assit à l'entrée de deux chemins. Juda, qui était veuf depuis quelque mois, ému des charmes qu'elle laissait entrevoir, en jouit sans la connaître pour prix d'un chevreau qu'il lui promit, & il la laissa enceinte.* [Genese.

Les Marchands à qui Joseph fut livré erraient dans les déserts de l'Arménie comme les Arabes d'aujourd'hui leurs descendans ; ils étoient de la race d'Ismaël, fils de l'Egyptienne Agar, cette Esclave que Sara, femme d'Abraham se substitua à elle-même pour donner à son mari la postérité promise par le Ciel & refusée jusqu'alors à ses voeux. Les Arabes modernes, en mémoire de cet Ismaël leur fondateur qui ne fut circoncis qu'à treize ans, ont conservé religieusement la coutume de ne l'être qu'à cet âge, en quoi ils different des premiers Hébreux & des nouveaux, qui pratiquoient & suivent encore cet usage pour leurs enfans huit jours après leur naissance.

Joseph fut vendu à Putiphar, Général des Armées de Riam, fils d'Aled. Ce Riam étair aussi appellé Pharaon, titre commun à tous les Rois d'Egypte depuis Minéus qui bâtit la ville de Memphis plusieurs années avant Abraham : ce titre, porté de Rois en Rois pendant l'espace de treize cens ans jusqu'au tems de Salomon, signifioit Monarque absolu.

La femme de Putiphar fut éprise de Joseph, comme on le voit par cet article de

la Genese: [XXXIX. 16.] *Joseph étoit beau, c'est pourquoi sa maîtresse jetta les yeux sur lui, & elle lui dit: dors avec moi; mais Joseph se refusa à cette proposition criminelle, & lui parla ainsi: mon Maître m'a tout confié & se repose aveuglément sur moi, il n'y a rien qu'il ne m'ait remis en dépôt, excepté vous qui êtes sa femme; comment puis-je donc prévariquer & pécher contre mon Dieu? Ce jeune homme indisposait ainsi la femme de son Maître; mais un jour que Joseph entrait dans la maison & s'y occupait de son service sans témoins, elle le saisit par un pan de son manteau & lui dit encore: dors avec moi. Joseph s'enfuit, sans répondre, lui laissant son manteau. Cette femme s'en étant apperçue, sensible au mépris qu'il faisoit d'elle, appella tous les gens de la maison, & leur dit: on a mis auprès de moi cet Hébreu pour me séduire, il est entré chez moi pour me forcer de répondre à sa passion effrénée, & à mes cris il s'est enfui & m'a laissé son manteau dans la main, & elle montra le manteau à son mari dès qu'il fut de retour, comme un indice de la violence qu'on avoit voulu lui faire, & lui répéta les mêmes plaintes. Alors Putiphar entra dans une grande*

colere, & fit mettre Joseph avec les prisonniers du Roi, &c. &c. &c.

Voilà tout ce que nous apprend Moyse sur l'avanture de la femme de Putiphar avec Joseph. On se permettra de dire qu'en lisant ce court récit où cette femme n'est présentée que sous la couleur du crime, on a cru devoir se servir du privilege de la Poésie pour rendre l'une moins odieuse, & conséquemment l'autre plus intéressant, & qu'en montrant Joseph moins insensible & luttant contre des obstacles plus séduisans, ses combats auroient plus de mérite & sa chasteté plus d'éclat.

On peut remarquer à cette occasion combien Racine a sçu nous attacher en peignant Phedre dans une situation à peu près pareille, mais cependant sans avoir pu faire refleter cet intérêt sur celui qu'elle aimait, ce qui semblait devoir être le but moral de l'ouvrage. L'amour d'Hypolyte pour une autre diminue peut-être de l'intérêt que Phedre inspirerait, & paroît laisser moins de gloire à la résistance du fils de Thésée.

D'ailleurs l'Epître suivante ne ressemble point au sujet de Racine où Phedre laisse accuser Hypolyte. Ici c'est l'indice seul du man-

reau laissé entre les mains de la femme, c'est son trouble, la fuite de Joseph rencontré par le mari, qui dépose contre Joseph. Une femme tendre, & dont l'emportement est l'effet des circonstances, a paru propre à inspirer une pitié douce & un jeune homme dans la fleur de l'âge & sans passion étrangere dans le cœur, mais laissant échapper sa sensibilité, donne l'exemple de la plus haute & de la plus difficile vertu.

Le nom de *Zaluca* que l'on donne ici à la femme de Putiphar, & qu'on ne trouve point dans la Bible, est principalement emprunté des Orientaux ; ces Peuples, dans leur Mythologie poétique, la nomment quelquefois *Zoleica* ; elle étoit, selon eux, fille de Pharaon, qui la donna en mariage à Putiphar son Echanson en récompense des services qu'il en avoit reçus ; elle vit Joseph & l'aima. La Mythologie Orientale ajoute qu'il étoit blond, jeune & beau, & Putiphar chauve, vieux & laid.

Les amours de Zoleica & de Joseph les rendent encore célebres chez les Mahométans, malgré cette pente à la jalousie qui doit les rendre si peu indulgens pour tout ce qui a rapport à l'adultere ; il est certain que

cette avanture a contribué à donner parmi eux plus de considération à Joseph. Ses qualités personnelles le firent aimer de Pharaon ; ils prétendent même qu'il instruisit ce Prince dans la connoissance du vrai Dieu, & qu'il mérita ainsi de tous les peuples du Levant le titre de premier Patriarche des Hébreux. Hazès, Poëte Persan, dans son Divan, ouvrage aussi sublime qu'inintelligible, a donné lieu à ses Commentateurs d'imaginer qu'il avait entendu par *Joseph* l'image du Créateur, & par *Zoleica* celle de la créature.

Après l'époque de l'innocence de Joseph reconnue d'une maniere miraculeuse, la Genese & la plûpart de ceux qui ont écrit d'après elle nous ont laissé ignorer ce que devint la femme de Putiphar. Un auteur Arabe seulement assure qu'elle disparut de la maison de son mari, & qu'elle erra longtems déguisée en esclave dans les plaines de la Mésopotamie, d'où s'étant rendue dans la vallée de Pharan, elle conduisit les troupeaux de Tharès, habitant de Gérar, ville située aux environs de cette vallée ; que là exposée aux injures de l'air, & réduite à la nouriture grossiere des Pâtres ; elle n'avait le soir pour retraite qu'une mauvaise étable dans laquelle

elle couchait sur un peu de paille d'orge: elle vécut ainsi dix années sans se plaindre & cachant sa naissance. Epuisée enfin de travaux & de peine qui avancerent sa fin, quand elle la vit approcher elle fit appeller Tharès, à qui elle découvrit son nom & ses malheurs, dont le bruit était déja venu d'Egypte jusqu'à lui. Cet homme, quoique naturellement dur, fut ému de compassion & lui prodigua, mais trop tard, des secours dont sa situation n'était plus susceptible. Elle expira en lui remettant un anneau qu'elle avoit au doigt, & en le priant de faire transporter son corps en Egypte pour y être inhumé avec cet anneau dans la sépulture de ses peres, ce que Tharès exécuta ponctuellement: ces tristes restes ayant été apportés en Egypte, Putiphar ordonna des obséques magnifiques, déchira ses vêtemens & consacra sa douleur par une année de deuil.

On ne s'arrêtera point à discuter la vérité de cette histoire, il suffira d'ajouter à l'égard de Joseph que plusieurs années après sa détention, & dans le tems de sa plus haute faveur en Egypte, il épousa, âgé de 30 ans, Asseneth, fille d'un autre Putiphare ou *Poti-*

fare, & plus exactement encore selon le texte Hebreu *Foussifare*, Grand Prêtre d'Héliopolis, différent de ce Putiphar, Général des Armées de Pharaon, chez lequel Joseph, avait montré les prémices du talent qu'il avoit pour gouverner. Ce Putiphare était appellé par les Mahométans *Kahen-Dain-Schems*. Kahen en leur langue est imité de l'Hébreu *Cohen*, qui veut dire Prêtre, Devin ou Augure. *Dain-Schems* signifie en langage Musulman *œil du Soleil*, nom qu'ils donnent à la Ville dont Putiphare était Grand-Prêtre, appellée *On* dans l'Ecriture, & par les Grecs Héliopolis.

On sçait le reste de l'Histoire de Joseph. Sa prudence & ses grandes qualités lui mériterent le titre de *Psontomphanec*, titre sous lequel il étoit aussi connu dans toute l'Egypte que sous le sien propre, & qui signifioit en Hébreu *Scrutateur des choses cachées*. Il mourut âgé de cent dix ans, après en avoir passé quatre-vingt-treize en Egypte.

On a cru devoir retrancher vers la fin de l'Epître qu'on va lire quelques vers où Zaluca mourante, après ses adieux à Joseph, semblait présager sa faveur & son élévation

futures, parce qu'on a craint que ce morceau, quoique court, ne rallentît la chaleur de cet instant.

Ces Vers étaient placés après ceux-ci :

Joseph, viens recevoir mes funestes adieux,
C'est à moi de mourir, à toi de vivre heureux.

Puisse le Ciel, réglant tes hautes destinées,
Des jours qu'il me retranche augmenter tes années ;
Appui de Pharaon, près de son trône assis,
Dans les bras repentans de tes freres chéris ;
Puisses-tu, de ton Dieu bienfaisant émissaire,
Etre un jour pour nos bords un astre tutélaire,
Dépouiller, chargé d'ans, ce vêtement mortel,
Et t'endormir en paix dans le sein d'Israël.

Si on reproche à ce petit Ouvrage, qui doit être tout entier de sentiment, quelques figures & quelques images, on doit sçavoir que ce style était propre à ceux qui vivaient dans ces tems reculés, & que ces figures tenaient & ont succédé immédiatement à la langue des signes, qui a été celle des premiers hommes.





ZALUCA
A JOSEPH.

DU fond des noirs cachots où Putiphar t'entraîne;
Où mes mains vont encor appesantir ta chaîne,
La tête sous le glaive, ingrat, crie à ton Dieu
De soutenir en toi l'espoir du Peuple Hébreu;
Qu'il couvre son Elu de son pouvoir suprême,
Moi, j'irai te frapper au sein de ton Dieu même;
Si je fus à tes pieds, si tu m'en vois rougir,
C'est l'opprobre d'un jour, il n'a pu m'avilir.

SUPERBE! il dort en paix sur le bord de l'abîme;
Je semble être son Juge, & je suis sa Victime.
Eh quoi! ce Peuple vil, qui traîne en murmurant
De je ne sçais quel Dieu le simulacre errant,

A-t'il sur nos Autels, de ses mains sacrileges,
A nos Mages divins ravi leurs privileges?
Ou le Dieu d'Israël, ennemi de ma loi,
Sous les traits d'un Hébreu s'empara-t'il de moi?

Eh bien, qui que tu sois, Dieu jaloux que j'ignore!
Que je cherche & je hais, que je crains & j'implore,
Toi! le Dieu de Joseph & le Dieu de mon cœur,
Leve-toi: j'aime encor, je brûle avec fureur;
Du Nil, sur Zaluca, viens épuiser les ondes,
Toi-même, viens laver mes blessures profondes,
Entre Joseph & moi, Jehova, viens t'asseoir;
Sois Dieu. Voici l'instant de marquer ton pouvoir.

De mes plus jeunes ans compagnes assidues,
Vous! Filles de Memphis, dont les mains ingénues
De branches de Palmiers & de Myrtes fleuris,
Enlaçaient avec moi les Autels d'Osiris;
A l'ombre de vos tours, dans vos divins asyles,
L'innocence & la paix filent vos jours tranquiles;
Semblables au cryſtal de ces Lacs tranſparens,
Qu'à peine on voit ridés par l'haleine des vents,
Vous ignorés ce trouble où l'ame en ses orages
S'échappe comme l'eau loin qui franchit ses rivages.

O mes heureuſes Sœurs, avant qu'un poiſon lent,
Savouré goutte à goutte, eût coulé dans mon ſang;
Comme vos jours ſereins, mes jours purs s'écoulèrent,
Sans crainte vers le Ciel mes regards s'élevèrent;
J'ai vu, ſans m'attendrir, tomber à mes genoux
De ſuperbes Rivaux, l'un de l'autre jaloux.
Timide & l'œil en pleurs, de feſtons couronnée,
Je me vis de vos bras à l'Autel entraînée.
Sous la loi de l'Epoux que je devois chérir,
Je l'aimais.... je vivais du moins ſans le haïr.
Mes enfans, à l'entour d'un foyer ſolitaire,
Croiſſaient, doux rejettons, ſous les yeux de leur mère;
Tout ſembloit reſpirer le calme de mon cœur;
Moi-même avec orgueil dans ce ſonge flatteur,
Je jouiſſais en paix du plaiſir légitime
D'avouer ſans rougir des nœuds formés ſans crime.
Toi ſeul as tout détruit: j'ai tout perdu par toi.
Un Dieu vengeur me preſſe & tonne autour de moi;
Je crois voir & je vois, au milieu des ténèbres,
Les cendres s'agiter dans leurs urnes funèbres.
Quand aux mortels laſſés le repos eſt rendu,
D'un inviſible bras dans les airs ſuſpendu

Ces mots en longs éclairs sont tracés dans la nue:
Tremble, voici ton Juge, & ton heure est venue.
Mon lit semble nager sur des fleuves de sang,
Un phantôme hideux me crie en gémissant:
Suis mes pas; & soudain dans l'abîme entraînée;
Dieux! j'y vois mon Epoux; d'une main forcenée
Il égorge mes fils, il déchire leur flanc,
Il me presse à loisir sur leur cœur palpitant;
Vois, dit-il, ton ouvrage & jouis de tes crimes;
Barbare, bois le sang de ces faibles victimes;
Que livrés à la mort, au sortir du berceau,
Le flanc qui les porta leur serve de tombeau.

QUELQUEFOIS écartant une image si noire,
Je rappelle ce jour, trop cher à ma mémoire,
Où pauvre, sans secours, par la honte flétri,
Foible, au pied de nos murs tu cherchais un abri:
Je te fis appeller; une splendeur divine
Démentait dans tes yeux ton abjecte origine;
Une rougeur timide, animant ta beauté,
Sur ton front ingénu tempérait la fierté.
Putiphar à ma voix accueillit ta jeunesse,
Dans tes discours naïfs admira la sagesse,

Et de tes bras meurtris il fit tomber les fers.
Mon ame, en tes récits, parcourait ces déserts
Ou des fils de Jacob la haine sanguinaire,
Au fond d'une cîterne avait plongé leur frere;
Lorsque l'aîné d'entr'eux, le sensible Ruben,
Loin d'eux, au bord du puits te vint tendre la main;
Tandis que tu parlais, moi, respirant à peine,
D'enhaut je soutenais la secourable chaîne,
Et du gouffre effrayant sondant la profondeur,
Des bras qui te sauvaient j'accusais la lenteur.

UN jour, il m'en souvient, c'était sur ce rivage
Où l'onde enceint nos murs baignés à son passage,
Du Dieu de tes Hébreux tu m'expliquais les Loix,
Un son plus doux semblait se mêler à ta voix;
A tes moindres récits attentive & tranquile,
Mon fuseau s'échappa de ma main immobile;
Un pouvoir inconnu m'enchaînait près de toi;
Tout, excepté toi seul, disparut devant moi:
Je rougis en voyant ma gorge demi-nue,
Sous un voile en désordre exposée à ta vue;
Je soupire, & je sens, soit hasard, soit dessein,
Ta main timidement s'appuyer sur ma main;

Un feu doux & nouveau coloroit ton visage ;
Mais bientôt rappellant ton farouche courage ;
Honteux d'être sensible & fuyant loin de moi,
Je te vis, de ces bords, t'arracher plein d'effroi.

Depuis ce jour, craintive & cherchant les lieux sombres,
Je confiais mon trouble au silence des ombres ;
Ma demeure est changée en un désert affreux,
Mes enfans dans leur joie importunaient mes yeux ;
Mes regards abaissés tremblaient de laisser lire
Les indices honteux d'un funeste délire,
Je rougissais, livrée à de nouveaux transports,
Qu'auprès de mon Epoux j'ignorais jusqu'alors.
Ces bords que j'ai quittés, ta grace, ta jeunesse,
Aux bras de cet époux me poursuivaient sans cesse ;
Crédule ! il recueillait dans ses desirs trompés
De coupables soupirs vers un autre échappés

Bientôt allait s'ouvrir, sous nos divins ombrages,
L'enceinte inaccessible où résident nos Mages ;
Mes femmes, mon époux, de la foule suivis,
Déjà couraient du Temple occuper les parvis ;
Je feins, pour me soustraire aux fêtes que j'élude,
Qu'un mal subit exige un peu de solitude ;

Je choisis ce moment; lasse de mes douleurs;
Je dépouille, je livre aux brasiers destructeurs
Ces tristes vêtemens... inutile parure.
Un Autel est dressé sous une voûte obscure;
Je m'écrie, ô mes Dieux! daignez m'ouvrir un port,
Je pose sur l'Autel la coupe de la mort;
Mes fils sont à mes pieds, ils pleurent, ils frémissent;
Dans leur timide sein mes douleurs retentissent,
Ma bouche à leurs sanglots mêlant ma foible voix,
Recueille leurs baisers pour la derniere fois.
» Non, ce n'est plus à vous à fermer ma paupiere;
» O mes fils; dès longtemps vous n'avez plus de mere;
» Mais de mon crime au moins vous ne rougirez pas,
» J'emporte mon secret dans la nuit du trépas.
Je m'échappe loin d'eux; égarée, incertaine,
J'erre, la coupe en main; la douleur me ramene
Vers ce réduit, jadis l'asyle du bonheur,
Où ton premier aspect fit tressaillir mon cœur;
De tes pas sur le seuil je vois encore l'empreinte;
Tout se tait à ma voix dans cette sombre enceinte,
La mort seule y répond; mon lit s'offre à mes yeux,
Je me traîne en pleurant vers ce lit malheureux.

Quelle nuit se prépare ! une flamme fatale
Va changer en l'inceuls la couche nuptiale.
Déjà ma levre touche au breuvage mortel,
Et je vais m'endormir d'un someil éternel.

« Dieux ! vous m'ôtez encor cette derniere joie !
Le crime qui me suit a veillé sur sa proie ;
Des Portiques sacrés écarté par ta loi.
Mes lugubres accens sont portés jusqu'à toi ;
Tu viens ! la coupe fuit, la force m'est ravie ;
Serrée entre tes bras, je reviens à la vie :
Barbare ! à mon secours quel Dieu t'a fait voler ?
De tes farouches yeux j'ai vu des pleurs couler ;
Ton front est inondé de mes larmes brûlantes ;
J'ose presser tes mains dans mes mains palpitantes ;
Tu détournes de moi ton regard incertain,
Quelques pleurs de Joseph s'échappent sur mon sein !
Les bras tendus vers toi, je me trouble & m'écrie :
Sauve-moi de moi-même en m'arrachant la vie.
Tu frémis ! tu veux fuir ; je ne sens, je ne voi
Que l'ascendant fatal qui m'emporte vers toi.
L'œil troublé, hors de moi, sans voile, demi nue,
Sur tes pas fugitifs je m'élance éperdue,

J'offre mon ſein brûlant aux traits de ton courroux;
De mes bras amoureux j'enlaſſe tes genoux,
De tes pieds, en pleurant, je baiſe la pouſſiere,
A mon fier ennemi je m'abandonne entiere;
Je veux avec fureur t'accabler de mes feux,
Et du même braſier nous conſumer tous deux.
Je crus... Dieux! tout abuſe une Amante troublée;
Sentir ta bouche en feu ſur la mienne collée,
Et ſur mon ſein, par toi repouſſé mollement,
Ton inſenſible main s'arrêter un moment.
Quel moment! Cher Joſeph.... acheve.... je m'égare;
Tu fuis! arrête ingrat.... il m'échappe; ah barbare!
Je vole ſur ſes pas; efforts honteux & vains,
Il fuit, & ſon manteau reſte ſeul en mes mains:
Et moi, ſans voix, les yeux fixés ſur ſon paſſage,
Mes mains tenaient encor ce vain & triſte gage;
La mort ſur ma paupiere abaiſſant ſon bandeau,
Je tombe ſur ce lit déſormais mon tombeau.

DÉJA je m'enfonçais dans la nuit éternelle;
Qu'entens-je? Zaluca! Quels accens? Qui m'appelle?
Quels baiſers ſur mon ſein raniment la chaleur?
Un homme eſt à mes pieds! Veillé-je? Eſt-ce une erreur?

Dieux ! C'étoit mon époux ! D'un œil terrible & tendre
Il craint de me parler, plus encor de m'entendre ;
Près des murs il a vu Joseph le front baissé,
Pâle & sans vêtement, fuyant d'un pas pressé
Mon désordre, mes pleurs, ce voile, mon silence
Tout t'accuse : on t'entraîne ; interdit, sans défense
Dans cet antre où tes jours, confiés à ma foi,
Cachent ton innocence entre le Ciel & moi.

Moi, te perdre, Joseph ; moi du sang que j'adore
Porter à mon Epoux des mains teintes encore
Ah barbare ! est-ce à moi de t'ouvrir le tombeau ?
Moi, ton Amante hier, aujourd'hui ton bourreau.
Mais toi, l'as-tu pensé ? que l'arbitre suprême
Attentif pour toi seul & s'oubliant lui-même,
Couronneroit ton front du laurier de ses Saints,
T'éleveroit en pompe au rang des Séraphins,
Pour avoir su braver une femme égarée,
De tes hautes vertus, hélas ! trop enivrée,
Dans tes traits adorant ce Dieu qui t'a formé,
Et brûlante d'un feu par lui-même allumé.

Pardonne ; vois l'abîme où l'amour m'a plongée :
Ô Joseph, à quel point un moment m'a changée ;

Ferme au moins la blessure ouverte par tes mains;
Laisse-moi l'heureux soin d'adoucir tes destins.
Nos ames sont à nous; ordonne à ton esclave,
Les rochers, les déserts n'ont rien qu'elle ne brave;
Seuls dans tout l'Univers, & contens de nous voir,
Nos matins seront purs, suivis d'un plus beau soir.
Quand les feux du midi dessécheront les plaines,
Tous deux, sous les palmiers qui bordent les fontaines,
Cédant au doux repos, dans un calme profond,
De mon voile léger je couvrirai ton front;
Ce silence touchant de la nature entiere
Près de toi par degrés fermera ma paupiere,
Et les Oiseaux errans pendant notre sommeil,
Viendront à leur coucher chanter notre réveil;
Chaque jour notre ardeur renaîtra vive & pure;
L'aspect de deux heureux embellir la nature:
Que dis-je? Vain bonheur que je n'espere pas.
Je ne veux que celui d'accompagner tes pas,
Et de baiser de loin, d'une bouche enflammée,
La trace de tes pas sur le sable imprimée.
Ton Dieu sera le mien; soumise à ton pouvoir,
Mes mains à tes Autels offriront l'encensoir.

Oui, parle, enſeigne-moi ces dogmes que j'ignore;
Guide-moi vers ce Dieu que la Syrie adore;
Ton eſclave enchaînée à jamais ſous ta loi,
Ne veut avoir qu'une ame & qu'un culte avec toi.
Souverain, pere, amis, enfans, époux, Dieu même;
Joſeph me ſera tout; on a tout quand on aime.
Qu'un hymen odieux réclame en vain ſes droits,
L'Amour & le Bonheur furent avant les Loix.

Mais c'en eſt fait, mon œil ſe ferme à la lumiere;
La mort entre nous deux va mettre une barriere.
Dieux! Faut il que le crime, ardent à m'égarer,
De mon dernier moment vienne encor s'emparer?
De ma vaine beauté, préſent cher & funeſte,
La plus légere trace à peine encor me reſte;
Tendre fleur que la faux moiſſonne avant le tems;
A peine ai-je vingt fois vu naître le Printems.
Toi! qui n'as pu m'aimer, ô toi! qui fis mon crime;
Ne crains rien pour tes jours quand je meurs ta victime;
C'eſt à moi de mourir, à toi de vivre heureux:
Joſeph! viens recevoir mes funebres adieux;
Toi, qui dans leur éclat as pu braver mes charmes,
Crains-tu leurs foibles traits émouſſés dans les larmes?

Que mon œil qui s'éteint, par ta main soit fermé;
Plains-moi, sans me haïr, moi qui t'ai tant aimé.

Et toi, dont j'ai trompé l'amitié confiante,
Verse au moins quelques pleurs sur Zaluca mourante;
Putiphar, souviens-toi que cet objet d'horreur,
Ton Epouse, autrefois étoit chere à ton cœur;
Que le Ciel à mes fils laisse longtems un pere,
Cache-leur mon opprobre & pardonne à leur mere,
Au vertueux mortel pour qui je t'ai trahi,
A mon dernier soupir qui vole encor vers lui.

FIN.

LA NOUVELLE
BETHZABÉ,
ODE.



LA NOUVELLE *BETHZABÉ*, ODE.

TANT que sous mes toits l'opulence,
Versa l'urne de l'abondance,
Tant que je fûs heureux, mes amis m'ont flatté,
Ma splendeur à fui comme l'ombre,
Et tous ont loin de moi détourné leur œil sombre;
Comme d'un cadavre empesté....

❀

Proscrit de la nature entière;
J'errais isolé sur la terre;
Tel qu'un spectre égaré dans la nuit des tombeaux,
De la foule essuyant l'outrage;
J'étais comme un nâgeur repoussé du rivage;
Luttant en vain contre les flots.

A

Tandis que rongé de souffrance,
Sans secours & sans espérance,
Mes soupirs & mes pleurs me servaient d'aliment;
J'ai vu celle qui m'était chere,
Insulter sans pudeur à ma douleur amere,
Entre les bras d'un autre amant.

❀

Mon Dieu! sur le bord de l'abîme
Rassure ta faible victime,
Vers le terme où tout meurt daigne affermir mes pas.
Qu'il coûte ce moment suprême!
Quand il faut recevoir des mains de ce qu'on aime
Le calice amer du trépas.

❀

Où sont ces baisers pleins de charmes;
Ces extases, ces douces larmes,
Ce renaissant délire entre nous partagé:
De l'alliance profanée,
L'anneau saint est brisé! le lit de l'hymenée
En un lit de mort est changé.

❀

Cruelle, aux transports de ta joie;
Va, je ne serai plus en proie;

Je ne reverrai plus ce que j'ai tant aimé ;
L'objet innocent de ta haine,
Hélas ! ne sera plus dans peu qu'une ombre vaine,
Et qu'un fantôme inanimé.

❀

Qui suspend ta rage timide ?
Joins l'adultère au parricide,
Viens souiller dans mon sang la blancheur de tes bras,
Déchirer ce sein qui t'adore,
Barbare, & de mon cœur tout palpitant encore
Viens faire un horrible repas.

❀

N'espére point, femme infidelle,
Ecarter la coupe mortelle ;
Ne me viens plus offrir ce regard séducteur,
Ces traits, l'orgueil de la nature,
Ces funestes appas qui r'ouvrent ma blessure,
Et qui redoublent ma fureur.

❀

De quel front ta lâche insolence,
Soutiendrait-elle la présence
De l'époux condamné par toi-même à périr ?
De quel front, fermant ma paupière,

Perfide, oſerois-tu d'une bouche adultère ;
Recueillir mon dernier ſoupir ?

❀

Alors, quelles ſeront tes armes,
Eſt-ce ton ſein baigné de larmes ?
Qui nourrit cet enfant, gage de notre ardeur,
Le fils que ton feu deshonore . . .
Ce ſein pur & ſacré . . . . barbare, il brûle encore
Des baiſers de ton raviſſeur.

❀

O nuit terrible & malheureuſe !
Dans le ſein d'une paix trompeuſe
Nul préſage dans mon cœur n'annonça ſon danger ;
Au moment oú briſant nos chaînes,
Elle mêlait mon ſang confondu dans ſes veines . . .
Au ſang impur d'un étranger.

❀

J'allais lever le fer ſur elle . . . . .
J'ai vû les pleurs de l'infidelle ;
Grand Dieu ! ſon crime encore augmentait ſes apas.
Eh ! quelle main déſeſpérée
Peut répandre le ſang d'une femme adorée,
Et qui ſe jette entre nos bras ?

Hélas ! dans l'horreur des ténèbres ;
Entouré de flambeaux funèbres,
Tandis que la douleur va terminer mon ſort,
Ce couple affreux dans ſon ivreſſe
Couvre en ce même inſtant de ſes cris d'allégreſſe
Les triſtes accens de la mort.

❁

Perfides, ſur ma ſépulture,
Changée en une couche impure
De vos corps enlacés venez fouler mes os.
Des traces de vos feux impies
Tigres, venez ſouiller, dans vos noires orgies,
L'aſyle ſacré du repos.

❁

Mais qu'ils tremblent. Mes ſombres manes
Pour troubler leurs deſtins profanes,
Eléveront leurs cris des gouffres du trépas.
De lambeaux funèbres voilée
Une torche à la main, mon ombre déſolée
Sans ceſſe pourſuivra leurs pas.

❁

Le ſommeil fuira leur paupiere ;
Et de leur breuvage ordinaire

Ils verront en poiſon les eaux ſe convertir;
Devant leur vue épouvantée
En des lettres de feu la terre enſanglantée
Offrira l'horrible avenir.

❀

Les voûtes prendront la parole,
Et diront : devant ton idole,
Femme ! un jour tu ployras les genoux en tremblant;
Et pour derniere flétriſſure
Tu te verras chaſſer comme une eſclave impure,
Vil rebut d'un Maître inſolent.

❀

Un jour, vois ce fils, ton ouvrage,
D'un chaſte amour malheureux gage,
Méconnaître en pleurant les flancs qui l'ont porté.
Dans une demeure étrangere
Entre tes bras preſſé cherchant encor ſa mere,
Te repouſſer épouvanté.

❀

Tu criras, quel eſt mon réfuge!
Mais chacun devenu ton juge
De ton propre malheur fera ton châtiment;
Et tu ſeras dans ta miſere

Comme la cendre vile éparſe ſur la terre ;
Qu'on foule aux pieds impunément.



Ainſi dans ma vive bleſſure ;
Accuſant toute la nature,
Contre Dieu même, hélas ! mes cris ont éclaté ;
Et je diſais dans mon audace
Quel tréſor, ô mon Dieu, peux tu mettre à la place
Du tréſor que tu m'as ôté ?



Mes jours ſont uſés dans la plainte,
Dans les cris ma voix eſt éteinte ;
Un ver indeſtructible a conſumé mon cœur,
Et ma vigueur eſt épuiſée
A renouer le fil de ma trame briſée
Sous le tranchant de la douleur.



C'en eſt fait, mon heure eſt venue ;
Ange de mort ! je te ſalue ;
Mon ame va franchir l'eſpace illimité,
Elle nage dans l'étendue,
Et le tems de ſes mains ouvre devant ma vue
Le rideau de l'éternité.

ÉPÎTRE

SUR

LA CONSOMPTION.

CETTE Epître imprimée ici pour la troisieme fois, était précédée d'un Avertissement, que, de l'aveu de l'Auteur, nous avons jugé à propos de supprimer. Nous pensons qu'il suffit d'instruire le Public, que le but de ce petit ouvrage a moins été de peindre la comsomption des Anglais, que de tracer une esquisse d'une situation particuliere.

EPITRE
SUR LA CONSOMPTION,
à MILORD ***.

LAISSE tes vains conseils que je ne peux plus suivre;
Oui, Milord, il est vrai, je suis lassé de vivre;
L'esprit qui m'éclairait par degrés s'affaiblit:
Mon ame en moi s'éteint, & mon corps lui survit;

Tel est donc ce poison, qui né dans l'Angleterre,
De nos destins heureux abrégeant la carriere,
Tout-à-coup au milieu du printemps de nos ans,
Vers la nuit du tombeau nous conduit à pas lents:
Des plaines d'Albion, cette sombre manie,
Vient-elle des Français troubler l'heureux génie?
Goutte à goutte abreuvé des pavots de la mort,
Quelle noire influence a corrompu mon sort?
Je n'ai point abusé des jours de ma jeunesse,
J'ai langui dans ma fleur, séché par la tristesse;
L'insensibilité m'arrêtant dans mon cours,
A d'un voile funèbre enveloppé mes jours:

J'ai vû s'évanouir leurs ombres incertaines :
Mon sang qui bouillonait s'est glacé dans mes veines :
Mon argile se meut sans douleur ni plaisir,
Je respire sans vivre, & m'éteins sans mourir ;
La nature à mes yeux est une vaste tombe,
Je cherche en vain le fond de l'abîme où je tombe,
Le néant s'offre seul à mes sens confondus :
J'existe pour sentir que je n'existe plus.
Tels on peint ces Vampirs qu'aux champs de Moravie,
On croit voir, animés du souffle de la vie,
Au sortir du tombeau pâles & chancelans,
S'asseoir dans les festins au milieu des vivans.

Milord, de ton ami voilà tout ce qui reste,
Vainement, réveillé dans ce sommeil funeste
Je veux chasser la nuit qui me tient aveuglé ;
Ma faiblesse est un poids dont je suis accablé.
Si de loin à mes yeux brille un faible phosphore ;
L'éclat triste & douteux de ce vain météore
Sur mes chaînes jettant une affreuse lueur,
De la nuit de ma tombe augmente encor l'horreur.

Eh quoi ! vers le néant marchant d'un pas pénible,
Que peut donc regretter un mortel insensible ?

Lui seul il voit en paix gronder sur les humains,
Les Aquilons fougueux qui troublent leurs destins ;
Sans desirs, sans regrets, sans espoir, sans envie,
Leur choc tumultueux n'afflige point sa vie ;
A ses côtés sans cesse il entend tes accens :
» Le malheur vole à nous, & nous quitte à pas lents.
» Dévoués aux chagrins par des décrets suprêmes,
» Le plaisir est dans nous étranger à nous-mêmes.
» Dans ce corps, ô nature, ouvrage de tes mains ;
» La douleur dévorante entre par cent chemins,
» Cent portes dans le cœur s'ouvrent à l'infortune,
« Et le bonheur, hélas ! à peine en a-t-il une.
Mais ils vivent, du moins, ces mortels malheureux ;
Le flambeau du plaisir peut luire encor pour eux ;
La nature à leurs yeux peut encore sourire ;
Du chagrin à la joie un moment peut conduire :
N'eûssent-ils dans leur cours qu'une heure de plaisir,
C'est une heure, du moins, employée à jouir.
Cette flame céleste en nos cœurs allumée,
Milord, pour le néant n'a point été formée ;
La nature répugne à cet affreux repos.
Hélas ! & n'aimer rien est le plus grand des maux.

VOIS ce pâle artisan, réveillé dès l'aurore;
Les ombres au travail le retrouvent encore:
Mais il chante : son œil, par les veilles flétri,
S'ouvre sur son voisin malheureux comme lui:
Dans ses enfans joyeux, tendre amour de leur mere,
Lui-même il se contemple, & sourit d'être pere;
Sa Compagne grossiere assise à son côté
Partage, en travaillant, sa stupide gaîté.
Si d'un bonheur plus grand leurs yeux fixent l'image,
Ils ne recherchent point un pompeux esclavage;
Ils pensent seulement quand tous deux ils sont las,
Que le bonheur consiste à ne travailler pas.
Ce Forgeron hideux courbé sur son enclume,
Boit & rit au milieu du feu qui le consume;
L'Alchymiste abusé qui dans ses vains projets
Distile sa fortune au fond de ses creusets;
L'homme voluptueux qui tristement repose,
Dans les bras du dégoût sur des feuilles de rose;
Le joyeux indigent, le riche sourcilleux,
Chaque être est dans son sort diversement heureux.

Nous nous ressemblons tous de l'un à l'autre pôle,
Un malheur nous accable, un plaisir nous console;

Les hommes (on l'a dit) sont tous de vieux enfans
Tristes, désespérés, appaisés & contens,
Chez eux un même jour unit les ris aux larmes.
Tels on voit nos Soldats loin du bruit des allarmes
Chantant le verre en main, dans un jour de repos,
Perdre souvenir de vingt ans de travaux.

Tant d'êtres fortunés de différente espéce,
Qu'ont-ils fait plus que moi pour sentir l'allégresse?
De fronts gais & riants sans cesse environné,
Suis-je seul des humains aux ennuis condamné?
Cette flâmme qu'en nous on dit être immortelle,
Avant mon dernier jour s'évanouirait-elle?
Tout être animé sent tout ce qui sent jouir,
Pour l'insensible seul tout plaisir est détruit.
Tous ces Mortels épars dans la carriere humaine,
Destinés à souffrir, portent gaîment leur chaîne.
Le plus infortuné courbé sous la douleur,
Du plaisir d'être plaint goûte encor la douceur;
Au bonheur d'exister son ame est asservie:
La crainte de la mort lui fait aimer la vie.
Dans l'infortune même il existe un plaisir
Que le malheureux sent, & peut seul définir.

Et dans le déſeſpoir dont une ame eſt la proie,
Il eſt un charme affreux au-deſſus de la joie.

C'est vous que j'interroge, ô vous ! de qui les cœurs
Ont connu de l'amour les brûlantes ardeurs,
Vous, dont l'ame a ſenti ſa dévorante ivreſſe ;
Quel homme eſt malheureux aux pieds de ſa maîtreſſe ?
Eſt-elle ingrate, il pleure, il connaît ce plaiſir.
Le ſentiment lui reſte, & c'eſt encor jouir ;
Il ſe ſent exiſter dans l'objet qui l'anime,
Il embraſſe en pleurant cette main qui l'opprime,
Un charme impérieux l'attache à ſa douleur,
On n'eſt point malheureux lorſqu'il nous reſte un cœur.

Quand ſocrate périt condamné par l'envie,
L'honneur de ſon trépas l'a payé de ſa vie,
A ſes derniers inſtans ſon eſprit exalté,
Jouiſſait de l'encens de la poſtérité.
En vain des prêtres vils, offenſés de ſa gloire,
Crûrent de ce grand homme, éteindre la mémoire.
Son génie eſt reſté ; de la nuit des tombeaux
Il ſe ſurvit & regne encor ſur ſes bourreaux.

Mais quoi, me diras-tu, l'orphelin ſans patrie ;
Cet homme qui privé des ſources de la vie,

Par d'impuissans désirs tient à l'humanité :
Invoquent à grands cris l'insensibilité.
Quoi ? lorsque l'innocent sous le poids de ses chaînes
Accuse en vain le Ciel complice de ses peines ;
Qu'indignement flétri par un décret honteux,
Il appelle la mort refusée à ses vœux ;
Quand tout périt pour lui dans la nature entiere,
Quand les doux noms d'époux, de parent & de pere,
Sont des titres proscrits dont il ne peut jouir ;
Est-ce donc un bonheur alors que de sentir ?
A ce triste tableau des miseres humaines
Qui croira les plaisirs associés aux peines ? . . .
Que vont m'apprendre encor ces lugubres arrêts ?
Hélas ! qui fait entendre, à travers ces apprêts,
Cette voix de la mort, sourde, inarticulée ;
Quoi, de l'humanité plaintive & désolée
Tous les tourmens encor ne sont pas épuisés ?
Pourquoi ces fers, pourquoi ces échaffauts dressés ?
Du peuple le plus doux une foule innombrable
Va contempler gaiment, expirer son semblable,
D'un œil sec & stupide, observer ses tourmens
Et jouir par dégrés de ses derniers momens.



Mais sur ce lit de mort baigné du sang du crime ;
Si chacun d'eux voyait son fils dans la victime ;
Alors changeant leur joie en de tristes clameurs,
Ils fuiraient à grands pas de ce lieu de douleurs ;
Et par-tout poursuivis par cette image horrible,
O combien chacun d'eux voudrait être insensible !
Tandis qu'hélas! peut-être égaré malgré lui,
Ce malheureux, des loix victime sans appui,
Par cette même mort aux forfaits destinée,
Paye d'un seul moment l'erreur infortunée ;
Reclame en ses douleurs en vain l'humanité ;
Et meurt en implorant l'insensibilité.

De ces tristes humains consolant les tortures,
Quel charme peut mêler son baume à leurs blessures ?
Mais sur eux, cher Milord, abaisse ton regard,
Vois tu, près d'eux assis, ce lugubre Vieillard ?
De qui les pâles mains, vers les cieux agitées,
D'un délire sacré paraissent transportées ;
Ce Vieillard, c'est un Ange : esprit consolateur ;
Il leur ouvre des cieux la vaste profondeur ;
Il leur découvre, il montre à leur vue éblouie
L'Eternel rayonnant dans sa gloire infinie ;

Qui

Qui du doigt les appelle au nombre de ses Saints,
Et leur marque une place entre les Chérubins.

Cher Milord, c'est ainsi, qu'heureux dans leur détresse,
Les hommes sous les maux dont le fardeau les presse,
D'un matin orageux attendant le beau soir,
Boivent en souriant la coupe de l'espoir,

Lorsque dans vos climats ce fiel épidemique
Répand sur vos destins son poison létargique,
L'Anglais impétueux n'attend pas que la mort
Le traîne lentement aux bornes de son sort.
De ses tristes liens l'opium le délivre :
Tout homme sait mourir, hélas ! nul ne sait vivre ;
Nautonnier insensé battu par les Autans,
Qui brise son vaisseau pour le sauver des vents.
Ce Mortel cependant, assassin de lui-même,
Savoure encor l'horreur de son moment suprême ;
Mais moi, de la nature, enfant abandonné,
De l'être & du néant mêlange infortuné ;
Je traîne en sommeillant ma chaîne appesantie,
Sans souhaiter la mort & sans aimer la vie.

C

Hélas ! qui ne ſent rien, ne peut rien deſirer ;
Je ne ſentirais pas le plaiſir d'expirer.
Semblable dans mon ſort au fœtus inſenſible,
Mole informe & biſarre, atome imperceptible,
Dans les flancs maternels bleſſé par quelque effort,
Mon jour eſt une nuit, & ma vie une mort,

Le néant éternel, voilà donc mon partage !
De notre être imparfait, Dieu ! quel eſt l'avantage ?
A l'erreur, aux travaux, aux ennuys deſtiné,
De quoi peut ſe vanter cêt être infortuné ?
Hélas ! de ſon bonheur ſi l'homme étoit le maître,
Serait il malheureux quand il peut ne pas l'être :
Du climat & des tems nos ſens dépendent tous,
Et de nous-même enfin, Milord, rien n'eſt à nous.

Ainsi ceſſe d'offrir à mon ame aſſoupie
Le jour faux & trompeur de ta philoſophie ;
Quand l'oreille eſt fermée aux accens du plaiſir,
Au cri de la raiſon peut-elle encor s'ouvrir ?
Ton Sénèque importun, bourreau de la nature,
Au lieu de me guérir, déchire ma bleſſure ;
Il ſucre le poiſon préparé par ſa main ;
Il nous méne au bonheur & nous laiſſe en chemin.

Qu'importe ; quand du Ciel la rigueur nous accable,
De sçavoir qu'on est né pour être misérable,
Et pour être du sort les jouets assidus :
Cette affreuse science est un malheur de plus.
Des peuples d'Orient j'aime mieux l'industrie :
Lorsque dans ses ressorts la nature affaiblie,
Succombe avant le temps sous le poids du chagrin,
La nature, Milord, voilà leur Médecin ;
Ces humains dans les flots d'un consolant breuvage,
Savent de leurs malheurs ensevelir l'image.
Sont-ce tes vains discours qui viendront dans mes maux
Du sang prompt ou trop lent rétablir les canaux ?
Des phrases & des mots l'assemblage stérile,
Raffermit-il des nerfs l'édifice fragile ?
Autour d'un froid cercueil, de frivoles accens,
Réveillent-ils d'un mort les restes impuissans ?
Un Malade des mets ne sent point la finesse,
Et sans nous rendre heureux à quoi sert la sagesse.

Ah ! si tu crois mon cœur encor fait pour jouir,
Si tu veux ramener mes pas vers le plaisir,

Pour voler jusqu'à lui prête-moi donc des aîles ;
Viens rompre de mes sens les entraves mortelles,
Viens dégager mon corps des linceuls du tombeau,
Milord, & faire en moi naître un homme nouveau,
Ralume dans mon sein cette flamme sublime
Par qui tout être sent, agit, pense & s'exprime :
Rends-moi ces passions, ce charme suborneur,
Qui déchirent une ame en faisant son bonheur ;
O mon ami ! rends-moi cette suprême ivresse,
Ces transports qu'on éprouve aux pieds d'une maîtresse,
Ces secousses des sens, ce trouble fortuné,
Où l'homme, loin de l'homme est alors entraîné ;
Ces extases, ces cris, ces élans, ce délire,
Où pour renaître encor mille fois l'ame expire ;
Ce concert mutuel de timides soupirs ;
Ces préludes, . . plus doux encor que les plaisirs.
Pour de pareils momens puissai-je encor revivre,
Ouvre-moi le sentier, je suis prêt à te suivre.

Tu le sais, si mon cœur étoit né pour sentir,
Toi, devant qui ce cœur n'a pas craint de s'ouvrir,
Dans ces jours consacrés par d'horribles manœuvres
Où l'affreux désespoir me lança ses couleuvres,

Quand ſous de faux dehors, l'amour & l'amitié
Trahirent mon deſtin à leurs ſoins confié.
Tes yeux ont vu l'excès de ma folle tendreſſe,
L'ami ſeul dans mon cœur balançait la maîtreſſe;
Je faiſais mon bonheur de ces céleſtes nœuds.
On croit avec plaiſir les humains vertueux.....
Je fus anéanti de ce revers terrible;
L'excès du ſentiment me rendit inſenſible.
J'ai cru voir cet inſtant, où voiſin de la mort,
L'eſprit de ſes liens s'échape avec effort,
Et ſentant loin de moi fuir ma faible exiſtence,
Je me ſuis endormi dans un déſert immenſe.

Ces maux que j'ai ſoufferts ſont ſans doute infinis,
Mais, Ciel, rends-moi mon cœur, je l'accepte à ce prix.
Quand on a vu le jour le néant eſt horrible,
J'aime mieux être encor malheureux qu'inſenſible.
Milord, tous les humains ne ſont pas des ingrats.
Du limon ténébreux viens arracher mes pas.
Mon cœur n'eſt point détruit. Une importune glace,
Sans altérer ſon être, en couvrait la ſurface.
Tel un ſombre nuage entre nous & les Cieux,
Nous cache le Soleil, ſans éteindre ſes feux.

L'insensibilité n'est qu'un voile funeste ;
Dont l'ame est entourée, il tombe & l'ame reste.
Que l'amitié l'amour me r'ouvrent leur trésor :
Hélas, puisque j'aimai, je peux aîmer encor.
Milord, puissai-je encor ! dans une triple ivresse,
Chérissant mon ami, les vers & ma maîtresse,
A leurs feux réunis voir mon feu s'allumer.
Toute mon infortune est un besoin d'aimer,
Et je me reverrai plus sensible & plus tendre
Ainsi que le Phénix renaître de ma cendre.

FIN.

LUCRÈCE
ET
TARQUIN,
ROMANCE.

NOUS avons cru devoir placer après ces morceaux composés dans le genre triste, la Romance de Lucrece & de Tarquin, du même Auteur, ainsi qu'elle a déja été imprimée à la suite de l'Epître sur la Consomption. Nous avons ajouté après ce petit morceau, un autre à peu près du même genre & sorti de la mêmemain, dans un instant degaité.



LUCRECE ET TARQUIN,

ROMANCE. *

Air Noté.

De la ſenſible Lucrece
Je vais chanter le trépas;
Elle mourut de ſageſſe:
Au bon pays de Lutece,
De ce mal on ne meurt pas.



Lucrece eut une ame tendre,
Avec un cœur glorieux;
Tarquin ne put s'en défendre;
Et le défaut de s'entendre,
Fit le malheur de tous deux.



Un jour tout parfumé d'ambre,
Méditant d'heureux efforts,
Il la ſurprit dans ſa chambre;
On n'avait point d'antichambre;
On ne ſiflait point alors.

* *On chantoit auſſi cette Romance ſur l'Air de Daphné.*

Lucrece reſte muette ;
Mais bientôt prenant un ton ;
Elle court à ſa ſonnette ;
Il en avait en cachette
Exprès coupé le cordon.



A ſes pieds il tombe, il jure
Qu'il ſera reſpectueux,
Que ſa flamme eſt vive & pure ;
On ſçait qu'en cette poſture,
Un homme eſt bien dangereux.



Tarquin devient téméraire ;
Lucrece a recours aux cris ;
Elle tombe en ſa bergere,
Le pied gliſſe d'ordinaire,
Sur les parquets ſans tapis.



Au fort des exploits qu'il oſe ;
Il éprouve au même inſtant
Certaine métamorphoſe .... ;
Si trop d'amour en eſt cauſe,
J'aime mieux n'aimer pas tant.

Elle rougit de sa flâme ;
Jusqu'au plaisir tout l'aigrit ;
De dépit elle rend l'ame :
Dans notre siecle, une femme
A plus de force d'esprit.





LA RAISON ET LA FOLIE,

ODE ANACRÉONTIQUE.
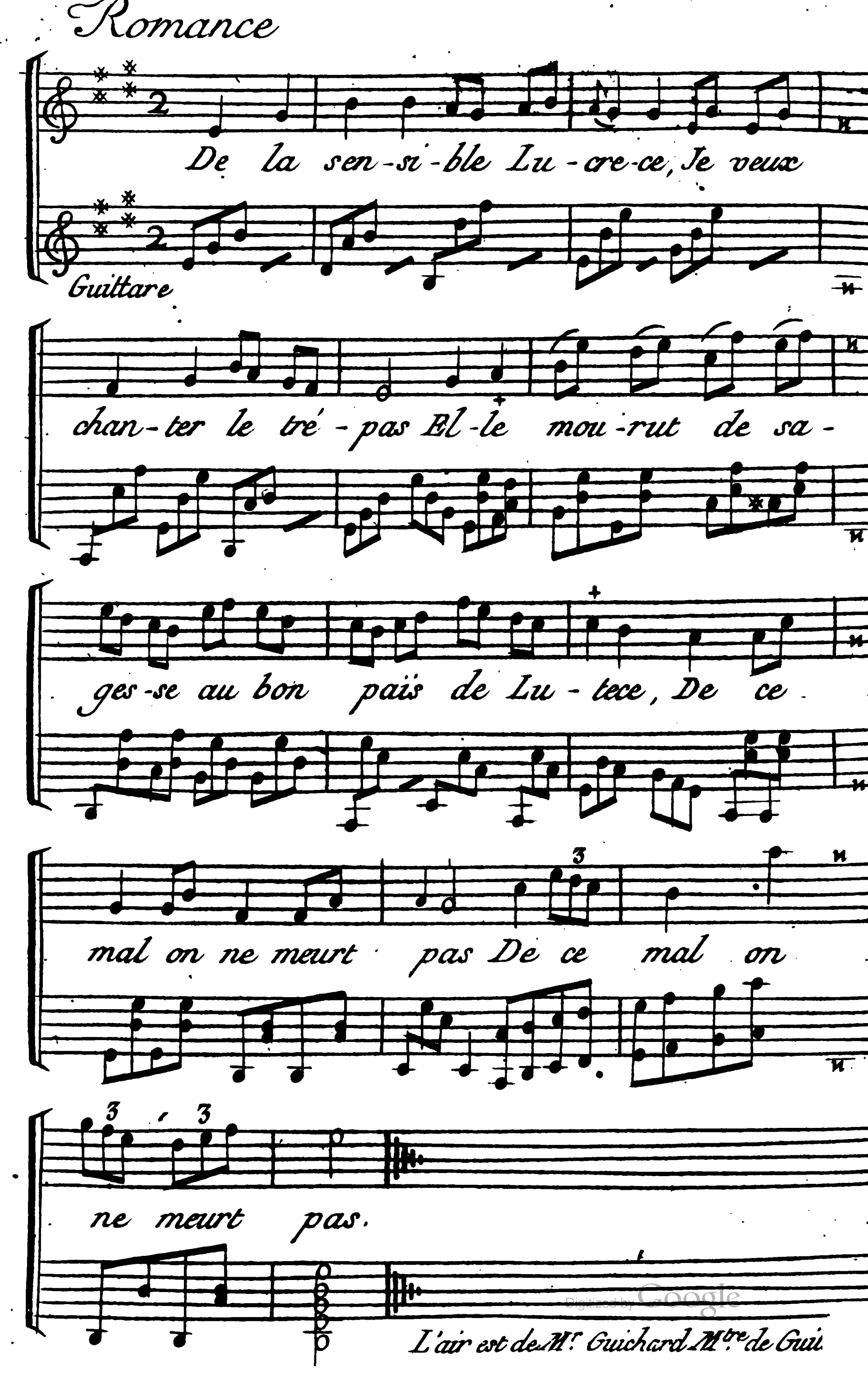
J'AVAIS juré d'être sage ;
Mais avant peu j'en fus las ;
O Raison c'est bien dommage !
Que l'ennui suive tes pas !

J'eus recours à la Folie ;
Je nageai dans les plaisirs ;
Le tems dissipa l'orgie
Et je perdis mes desirs.

Entre elles je voltigeai ;
L'une & l'autre se rassemble ;
Et je les apprivoisai,
Pour les faire vivre ensemble.

Depuis dans cette union,
Je coule ma douce vie ;
J'ai pour femme la Raison,
Pour maîtresse la Folie.

Tour-à-tour mon goût volage,
Leur partage mes déſirs,
L'une a ſoin de mon ménage,
Et l'autre de mes plaiſirs.


Romance
De la sen-si-ble Lu-cre-ce, Je veux
Guittare
chan-ter le tré-pas El-le mou-rut de sa-
ges-se au bon païs de Lu-tece, De ce-
mal on ne meurt pas De ce mal on
ne meurt pas.
L'air est de Mr. Guichard Mtre. de Gui.

